

La catéchèse, porte de l'espérance

Jubilé des catéchistes, Rome, 27 septembre 2025

« Nous devons garder allumée la flamme de l'espérance qui nous a été donnée, et tout faire pour que chacun retrouve la force et la certitude de regarder l'avenir avec un esprit ouvert, un cœur confiant et une intelligence clairvoyante. Le prochain Jubilé pourra favoriser grandement la recomposition d'un climat d'espérance et de confiance, comme signe d'une renaissance renouvelée dont nous ressentons tous l'urgence ». (Pape François).

Le pape François a convoqué l'Eglise pour qu'elle vive un jubilé de l'espérance. Il nous invite à en devenir pèlerins dans un monde qui en manque tant.

Notre rencontre n'est pas le lieu pour commenter l'actualité de nos pays et ce qui semble se jouer sur la scène internationale. Nos lectures et analyses peuvent en être légitimement diverses. Cependant, au-delà des événements précis, de leur succession et de l'interprétation que nous pouvons en faire, c'est le fondement même de ce qui semblait pouvoir guider notre vivre ensemble qui est atteint, et notre capacité d'avenir.

Que nous est-il possible d'espérer ? Alors que la dynamique du progrès technique, scientifique, voire même politique, semblait jusqu'à une période très récente ouvrir à un avenir meilleur, les choses s'inversent. Il m'arrive souvent de penser que la crise que traverse notre monde n'est pas d'abord une crise éthique ou que, si elle l'est, c'est parce qu'elle est fondamentalement une crise de l'espérance. L'incapacité à penser un avenir commun provoque au repli individualiste et nationaliste. Les inégalités, les injustices et les conséquences environnementales délétères sur laquelle le progrès s'est développé, ainsi que la déshumanisation et l'uniformisation qui semblent inhérentes à la mondialisation, font fondamentalement douter de notre capacité à habiter harmonieusement « la maison commune ». L'équilibre géo politique qui dans la mentalité occidentale semblait parfois acquis est malmené dans toutes les parties du globe.

« A quoi bon ? » entendons-nous souvent. Voilà sans doute la question fataliste et résignée qui nuit le plus à la possibilité de la fraternité et de l'espérance.

C'est aujourd'hui, dans le monde tel qu'il est et dans la situation multiforme qu'il traverse que nous sommes invités à devenir pèlerins et serviteurs de l'espérance. Voilà donc, comme catéchistes / catéchètes, que l'Eglise nous invite à faire de la catéchèse une porte d'espérance.

Je voudrais m'emparer avec vous de cette invitation en trois points : tout d'abord préciser ce qu'est l'espérance chrétienne ou du moins essayer de lever quelques

ambiguïtés fréquentes ; ensuite, évoquer comment le kérygme qui est au cœur de l'acte catéchétique fait résonner l'espérance aujourd'hui ; pour cela, alors, rappeler la nécessaire dimension eschatologique de la catéchèse ; avant de conclure en évoquant l'exigence de conversion que cela représente pour le catéchète.

1. L'espérance, de quoi parle-t-on ?

Dans l'usage commun de la langue française, il me semble que le mot « espérance » a perdu de sa force. Même si les deux mots ne sont sans doute pas utilisés équivalement, les gens ont souvent du mal à exprimer ce qui pourrait distinguer « l'espérance » de « l'espoir ». Or ces deux mots, quoiqu'ayant même racine et des significations très proches comme les dictionnaires que j'ai consultés l'indiquent, nous orientent très différemment.

L'espoir est un sentiment, ou une hypothèse sur l'avenir ou une personne, lié à des croyances, des intuitions ou à des calculs statistiques.

L'espérance, en christianisme du moins, est une certitude. Une certitude amoureuse.

Si certains ont l'espoir d'un monde meilleur, l'espérance qui a pour objet le Royaume nous oriente vers une personne et la plénitude de notre humanité qui se réalise en elle.

« L'espérance est la vertu théologale par laquelle nous désirons comme notre bonheur le Royaume des cieux et la vie éternelle, en mettant notre confiance dans les promesses du Christ en en prenant appui, non sur nos forces, mais sur le secours de la grâce du Saint Esprit » (*Catéchisme de l'Eglise Catholique* – CEC - § 1817)

Permettez-moi de reprendre quelques points de cette définition dense du catéchisme de l'Eglise catholique.

Vertu théologale, l'espérance est donc fondamentalement un don de Dieu et une réalité relationnelle. Je veux dire par là que ce don nous est fait au cœur même de la relation intime avec le Dieu Un et Trine que nous confessons, dont Jésus est la révélation plénière et à laquelle il nous donne accès dans la grâce de l'Esprit.

L'espérance, pour continuer à lire la définition du catéchisme, nous fait désirer « comme notre bonheur le Royaume des cieux et la vie éternelle. » Ce que tient donc fermement l'espérance c'est qu'un bonheur nous attend qui sera la vie éternelle en Dieu. J'y reviendrai, mais il se pourrait ainsi que, pour devenir véritablement porte d'espérance, la catéchèse doivent réinvestir l'eschatologie et la question des fins dernières.

Ce bonheur d'espérer, précise le CEC, naît de notre « confiance dans les promesses du Christ en prenant appui non sur nos forces, mais sur le secours de la grâce du Saint Esprit. » Il y a là un point absolument capital : l'espérance repose sur la personne du Christ en qui toutes les promesses du Père trouvent leur accomplissement et qui, dans le mystère pascal, nous ouvre les portes du Royaume (de l'intimité avec le Père), nous introduit dans la danse trinitaire et accomplit notre divinisation. Et c'est l'Esprit lui-même, le « baiser d'amour du Père et du Fils » comme aimait à le dire les Pères de l'Eglise, qui nous ouvre à ce don et lui permet de se développer et de s'actualiser sans cesse en nous.

L'espérance chrétienne n'est donc pas une attente de la transformation magique de la situation, mais, dans l'Esprit, l'union à la personne même de Jésus qui s'est uni à nous pour que nous soyons unis à lui, devenions fils et filles du Père en devenant ses frères et sœurs¹, vivant ainsi de la plénitude de la vie même du Père, comme Jésus. Comme j'aime la formule proposée par le rituel du sacrement de la confirmation juste avant l'imposition des mains qui déclare : « donne leur l'Esprit de Sainteté, il nous fait vivre comme Jésus et avec lui. »

Le jubilé de l'espérance qui nous rassemble aujourd'hui m'a clairement invité à abandonner des reliquats de pensée magique qui dormaient encore en moi pour ne m'attacher qu'à Jésus. Si je crois fermement qu'il reviendra dans la gloire pour juger les vivants et les morts, que je le désire de tout mon cœur et l'attend avec impatience, l'espérance déborde mes projections humaines d'un monde meilleur – qui ne sont pas illégitimées pour autant -, elle est d'un autre ordre.

L'espérance nourrit un sens aigu de la providence, mais celui-ci ne saurait être une démission insouciant de nos responsabilités temporelles, une attente superstitieuse de changement magique de la réalité ou l'ouverture d'un parapluie pour que le mal du monde nous épargne, qu'il passe à côté de nous sans nous toucher... et tant pis pour les autres. La vie dans la providence de Dieu consiste en un abandon radical au Seigneur dans la grâce de l'Esprit, dans une union toujours plus profonde avec le Christ, pour vivre tout ce que nous avons à vivre « par lui, avec lui et en lui », sachant que « tout concourt au bien de celui qui aime Dieu » (Rm 8,28), notre unique espérance.

2. Catéchèse et kérygme, quand l'espérance résonne et transforme

Car le cœur de la foi chrétienne, le kérygme, est au centre de toute catéchèse. Le directoire de la catéchèse y insiste et ne cesse d'y revenir.

Notre espérance est clairement là : en Jésus, notre Dieu a pris chair de notre chair. Il a appris notre condition humaine jusque dans notre mort (« par ses souffrances,

¹ Cf. Hb 2,12.17

il apprit l'obéissance » déclare l'auteur de la lettre aux hébreux²) afin que, par sa résurrection, dans la grâce de l'Esprit Saint, nous participions à la vie de Dieu. « Lui, ayant la condition de Dieu, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais il s'est anéanti[vidé de lui-même], prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes. Reconnu homme à son aspect, il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté : il l'a doté du Nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse, au ciel, sur terre et aux enfers, et que toute langue proclame : « Jésus Christ est Seigneur » à la gloire de Dieu le Père.³ »

Et si la plénitude de cette espérance se réalisera dans le Royaume, au-delà de la mort, cette espérance pourtant déjà nous unit à Jésus. Depuis l'Ascension, nos racines sont dans le ciel. Notre vie est aimantée par un avenir qui n'est pas une hypothèse puisque la victoire du Seigneur est acquise. Elle est déjà saisie par la vie nouvelle. Et si rien de magique ne s'y livre, l'amour fou du Seigneur déjà nous transforme et nous dispose au don qui ne pourra se déployer totalement que par notre « oui » définitif au oui de Dieu, lors du jugement.

Cela veut clairement dire que le mystère pascal qui récapitule toute la vie du Seigneur Jésus n'est pas un mystère d'attente d'un futur incertain encore inaccessible mais qu'il est notre avenir déjà en travail. L'assomption de la Vierge Marie, la première en chemin, indique clairement cela.

Cela me paraît riche de conséquences qui font de la grâce de croire une responsabilité pour le monde, et de l'acte catéchétique un service de l'espérance devant lequel nous ne pouvons nous dérober.

J'ai présidé les obsèques de Dominique Bernard, professeur de littérature assassiné au lycée Gambetta d'Arras. Je me souviens de la cathédrale pleine de jeunes, de professeurs, d'amis, de citoyens, bref, de personnes dont beaucoup n'avaient pas l'habitude de fréquenter nos églises et qui pouvaient se sentir étrangères à l'Evangile et à l'espérance chrétienne. Je me souviens avoir été saisi, juste avant le début de la célébration, en me disant : « Si nous savons que l'homme est pécheur – et il n'y a aucune culpabilisation ici mais la prise en compte de la réalité qu'une actualité toujours plus inquiétante nous rappelle – nous savons plus encore que le mal n'est pas une fatalité, qu'il a été vaincu dans la mort et la résurrection du Seigneur Jésus, et que l'homme est sauvé. Eux ne le savent pas. Nous savons que l'Amour est digne de foi, qu'il n'a rien d'un romantisme éthéré ou désincarné, mais qu'il nous saisi dans le mystère pascal pour nous ouvrir dès maintenant les chemins du salut, eux ne le savent pas... » Nous ne sommes pas condamnés à survivre. La vie est un chemin offert dès maintenant. C'est d'ailleurs la fine pointe de l'Evangile.

² Hb 5,8

³ Ph 2,6-11

Je pensais encore à l'envoi de Jésus en mission dans l'Evangile de Luc : « dans toute maison où vous entrerez, dites 'Paix à cette maison' » (Lc 10,5). Je comprenais alors ce que je n'avais jamais compris, à savoir que l'acte d'évangélisation auquel la catéchèse est associée – la décision du pape Benoît XVI, en 2007, de faire passer les questions concernant la catéchèse de la congrégation pour le clergé à celle pour la promotion de la nouvelle évangélisation est tout sauf anodine ; elle prend acte de l'évolution de notre monde et donne un élan renouvelé à la catéchèse – est un acte d'une urgence absolue. Elle est un travail pour la paix, qui apporte la paix, en Celui-là seul qui est notre Paix (Ep 2,14), le Christ Seigneur, qui nous réconcilie avec Dieu, avec nous-mêmes et avec nos frères. Nous percevons ici la dimension politique (au service du bien commun et de la cité) de l'évangélisation, de la catéchèse et de l'espérance chrétienne.

L'acte catéchétique est un acte d'espérance au cœur d'une société qui en semble tellement dépourvue. La catéchèse est clairement une porte d'espérance non seulement individuellement pour ceux qui se présentent à nous, mais communautairement. D'une part elle sert l'ouverture de l'homme à Celui-là seul qui peut le rendre à lui-même tel que dans le regard de Celui qui l'a créé, l'aime et le sauve, restaurant ainsi sa liberté et sa capacité de s'engager avec d'autres pour le bien commun au service de la cité. Sans pouvoir développer ici, nous percevons la dimension authentiquement politique de l'espérance chrétienne. D'autre part pour que l'Eglise elle-même, qui n'en a jamais finie d'être évangélisée et catéchisée, devienne au cœur de ce monde une véritable communauté d'espérance.

Je voudrais faire ici deux précisions :

- Quand je dis « nous » [la catéchèse est un service de l'espérance devant lequel nous ne pouvons pas nous dérober], je parle de chacun d'entre nous ici présents et de tous les catéchètes engagés dans tant de services d'Eglise, mais je parle également et tout autant de nos communautés locales. Si la formation est fondamentale pour devenir catéchète (aussi bien pour des enfants que pour l'accompagnement des catéchumènes, la préparation aux sacrements où nos diverses aumôneries) et que l'Eglise aura toujours besoin que certains se forment pour servir, c'est pourtant bien l'ensemble de la communauté croyante qui doit être catéchuménale et témoin de l'espérance. Il me semble que nous avons encore du travail à faire de ce point de vue.
- L'histoire nous invite à travailler sans cesse ce que signifie d'annoncer l'Evangile et de catéchiser. Je rencontrais récemment une personne venant du Rwanda qui s'interrogeait comment un pays très majoritairement catholique avait pu sombrer dans l'horreur d'un conflit ethnique tellement meurtrier dans les années 90. La personne faisait une distinction qui au-delà de la pertinence des mots utilisés donne à réfléchir et nous provoque : « le peuple avait été catéchisé, avait-il été vraiment évangélisé ? » C'est une question qui peut se

retrouver dans l'accompagnement des catéchumènes : comme il est difficile parfois d'attester de la foi chrétienne et de ses exigences, et de ne pas seulement accompagner avec une bienveillance frelatée qui ne sait plus articuler, comme le psaume 84 nous y invite, charité et vérité. C'est une question qui se pose en fait à toutes nos communautés : avant la profession de foi lors de la Vigile pascale, que nous déployons selon sa formule baptismale, nous affirmons renoncer au péché, à ce qui conduit au péché et à celui qui est l'auteur du péché. La catéchèse ne pourra devenir vraiment porte d'espérance que si elle est soutenue par des communautés chrétiennes qui vivent clairement ce qu'elles proclament.

3. L'horizon eschatologique incontournable

Evoquer le caractère politique de l'espérance ne veut pas dire de retomber dans un millénarisme de progrès – manifestement contesté par les événements récents – qui prétendrait, comme me le disait un jour un prêtre très âgé aujourd'hui décédé relisant son histoire et les tentations qui l'avaient traversée, réaliser le royaume sur terre.

L'espérance chrétienne est très claire : ce n'est que parce qu'elle est aimantée par la victoire du Christ sur la Croix hier et son retour dans la gloire à venir qu'elle peut nous tenir debout et faire de nos communautés des communautés d'espérance.

« De la Pâque du Christ, témoignage suprême de son Evangile, jaillit une espérance qui nous emporte au-delà des horizons visibles de l'immanent pour fixer l'éternité : « si nous avons mis notre espoir dans le Christ dans cette vie seulement, nous sommes les plus à plaindre de tous les hommes » (1 Co 15,19) » (Directoire pour la Catéchèse, § 426).

Il est arrivé que par générosité ou par un souci œcuménique mal compris, on supprime dans la liturgie de la messe l'embolisme, cette prière qui succède immédiatement le Notre Père en s'intercalant entre cette prière et la doxologie. C'est une erreur que, personnellement, je crois grave.

Je m'explique. Souvenons des paroles de cet embolisme. Dans l'actuelle traduction du missel romain, nous entendons : « Délivre nous de tout mal, Seigneur, et donne la paix à notre temps. Soutenus par ta miséricorde, nous serons libérés de tout péché, à l'abri de toute épreuve, nous qui attendons que se réalise cette bienheureuse espérance : l'avènement de Jésus Christ notre Sauveur. » Dans l'ancienne traduction du missel, celui qui présidait la liturgie disait ces mots : « délivre nous de tout mal, et donne la paix à notre temps. Par ta miséricorde, libère-nous du péché, rassure-nous devant les épreuves, en cette vie où nous espérons le bonheur que tu promets et l'avènement de Jésus Christ notre Sauveur. » Un liturge m'avait dit son embarras devant le « et » de cette traduction, et que l'on aurait sans pu traduire plus justement : « le bonheur que tu promets, [c'est-à-dire] l'avènement de Jésus Christ

notre sauveur. » Je ne suis pas un spécialiste de la traduction latine, mais j'ai toujours gardé au cœur cette remarque. La liturgie l'indique clairement, le bonheur que Dieu promet réside dans l'avènement, le retour dans la gloire de Jésus Christ, notre Seigneur et sauveur.

Ainsi, l'embolisme déploie l'horizon eschatologique de notre prière. Nous ne pouvons pas en amputer la célébration de la messe. Notre vie se déploie aujourd'hui entre la victoire du Christ sur la Croix et l'effusion de l'Esprit à la Pentecôte, et le retour du Christ dans la gloire. Je le comprends pour une part, mais en même temps je suis vraiment étonné que les chrétiens ne brûlent pas du désir du retour du Christ dans la gloire, dont Saint Pierre nous dit clairement que nous pouvons en hâter le jour par notre prière et notre sainteté (cf. 2 P 3,11-12).

Quand tout sera ressaisi dans l'amour, quand tout sera récapitulé dans la résurrection du Seigneur Jésus, quand Dieu sera vraiment tout en tous et qu'alors que nous deviendrons pleinement nous-mêmes comme jamais nous l'avons été, quand la victoire du Christ se déploiera en tous et pour tous car elle sera pleinement accueillie, quand le temps sera sauvé et que toutes nos relations seront purifiées et transfigurées dans la communion des saints ... N'est-ce pas la plus haute forme de la charité que de désirer de tout notre être cet avènement, et par notre prière et notre conversion en hâter le jour ?

Le désir de cet avènement n'est pas une fuite du réel et de ce jour. Bien au contraire, cela lui donne une épaisseur à nul autre pareil parce que nous savons de certitude que tout ce qu'il y a d'unique en chacun, que tout acte bon, tout acte de charité ont un poids d'éternité et seront purifiés et ressaisis dans la Gloire. « La création elle-même aspire à la révélation des fils de Dieu » déclare saint Paul (Rm 8,20).

Être tendu vers, comme aimanté par le retour du Christ dans la gloire, donne justement du crédit à la dimension politique de l'espérance. Cette dernière ne peut se déployer en nous que si nous nous savons toujours en chemin, en exode vers l'unique vraie Patrie qu'est la vie en Dieu, le royaume des cieux, la participation plénière à la vie trinitaire et à la louange de la communion des saints.

Il me paraît ainsi fondamental aujourd'hui que l'eschatologie retrouve sa juste place en catéchèse et dans l'initiation catéchuménale.

N'ayez pas peur de parler de la résurrection de la chair. Car comment taire cette bonne nouvelle de ce que le temps est sauvé, et comment ne pas annoncer cet amour fou pour lequel chacun est absolument unique et qu'il a pour Dieu un poids d'éternité ?

N'ayez pas peur de parler du jugement. Comme j'ai hâte personnellement qu'il arrive, que le Seigneur fasse en moi le tri entre le bon grain et l'ivraie, qu'il me libère enfin

de ce qui me ferme à Lui, de ce qui en moi n'est pas moi et m'empêche d'advenir à Dieu, et donc à moi-même et à mes frères et soeurs.

Je n'ai pas le temps dans le cadre de cette intervention de creuser ni d'évoquer tout ce qui concerne les fins dernières. Mais vous comprenez, je l'espère, combien il y a une grâce inouïe dans cette eschatologie, ces affirmations de foi sur les fins dernières, y compris pour habiter notre temps si incertain et oser nous y engager avec tous les hommes et toutes les femmes de bonne volonté. Véritable service de l'espérance qui, je crois, relève particulièrement de la catéchèse.

Conclusion : Catéchètes de l'espérance

Pour que la catéchèse devienne en notre temps une porte d'espérance, il me semble alors qu'elle appelle des catéchètes habités par l'espérance qu'ils professent, à laquelle ils ont mission d'introduire et d'initier.

Le catéchète de ce fait est toujours une personne en conversion. Cette dernière n'est pas d'abord un moment de notre vie, elle est notre identité.

L'acte catéchétique se donne à une convergence de multiples éléments. Dans la tradition de l'Eglise et sa communion, marqué par son expérience propre dont il sait témoigné tout en la gardant à distance, il sert la rencontre avec le Christ et la vie en lui, il sert l'édification de la communauté pour qu'elle devienne ce qu'elle est, le corps du Christ livré, le Temple de l'Esprit. Et ainsi véritable communauté d'espérance.

Notre attitude dit tout autant, et parfois plus que nos paroles et enseignements, pourtant indispensables.

« L'espérance ne déçoit pas, déclare Saint Paul, parce que la charité a été déposée en nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné » (Rm 5,5). Et il dit ailleurs que « l'amour espère tout » (1 Co 13,3).

La charité de Dieu, expérience fondamentale de résurrection (« Nous, nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons nos frères » 1 Jn 4), est l'expression même de la puissance transformatrice du kérygme, notre espérance.

« Le témoignage de la vie est nécessaire à la crédibilité de la mission. En reconnaissant leur propre fragilité devant la miséricorde de Dieu, le catéchiste ne cesse d'être le signe de l'espérance pour ses frères » (Directoire pour la Catéchèse, § 113).

Nous sommes à Rome pour le jubilé de l'espérance. Dans ce cadre, nous avons ou allons passer la ou les portes saintes. « Je suis la porte » dit Jésus. Il est l'unique porte de l'espérance. En passant ainsi la porte qu'il est, demandons-lui de le

rechoisir toujours davantage, pour que nous puissions, dans la grâce de l'Esprit Saint, demeurer dans le cœur du Père et que lui-même demeure en nous. Nous correspondrons alors à la prière de Jésus en Jn 17, vivrons d'une fraternité qui est le fondement de la mission et la manifestation de l'espérance. Nous servirons ainsi la catéchèse pour ce qu'elle est vraiment, une porte d'espérance.

+ Olivier Leborgne, évêque d'Arras

Président du Pôle Initiation et Vie Chrétienne de la Conférence des évêques de France